

traduction de : **In Praise of Idleness**

*By* Bertrand Russell [1932]

<http://www.zpub.com/notes/idle.html> = *texte intégral (en anglais)*

# **éloge de l'oisiveté**

*par* Bertrand Russell

[1932]

*HELP, SVP ! pour cet exercice de  
traduction libre et collaborative, en français :  
(reste à relire, corriger, améliorer la traduction ... commenter)*

=> proposez vos corrections ou améliorations

ici : <http://okidor.free.fr/reflects/thread.php?lng=fr&pg=1482&cat=7>

Russell, B. (1932). *In praise of Idleness*.

Comme la plupart des gens de ma génération, j'ai été élevé selon ce précepte : « *Satan sait employer les mains désœuvrées* ».

Étant un enfant fortement vertueux, j'ai cru tout ce que l'on m'a dit, et j'ai acquis une conscience qui m'a tenu au dur labeur jusqu'au moment présent. Mais bien que ma conscience ait contrôlé mes actions, mes convictions ont subi une révolution. Je pense qu'il y a bien trop de travail effectué de par le monde, qu'un tort immense est causé par la croyance en la vertu du travail, et que ce qui a besoin d'être prêché dans les pays industriels modernes diffère totalement de ce qui y a toujours été prêché.

Tout le monde connaît l'histoire du voyageur à Naples qui avait vu douze mendiants allongés au soleil (c'était avant la période Mussolini) et a offert une lire au plus paresseux parmi eux. Onze d'entre eux ont bondi pour la réclamer, donc il l'a donnée au douzième. Ce voyageur était sur la bonne piste. Mais, dans les pays qui ne jouissent pas du soleil méditerranéen, l'oisiveté est plus difficile, et une super propagande publique sera nécessaire pour inaugurer ça.

J'espère qu'après lecture des pages suivantes les leaders du YMCA commenceront une campagne pour inciter d'honnêtes jeunes gens à ne rien faire.

S'il en est ainsi je n'aurai pas vécu en vain.

Avant d'avancer mes propres arguments pour la paresse, je dois écarter celui que je ne peux pas accepter.

Chaque fois qu'une personne qui a déjà assez pour vivre propose de s'engager pour un job de la vie quotidienne, genre enseignement ou dactylo, on lui dit qu'une telle conduite ôte le pain de la bouche à d'autres personnes et est donc mauvaise. Si cet argument était valable, il suffirait pour nous tous de rester inoccupé afin de tous parvenir à avoir du pain plein la bouche. Ce que les gens qui disent de telles choses oublient c'est que ce qu'un homme gagne, d'habitude il le dépense, et par ses dépenses il donne de l'emploi. Tant qu'un homme dépense son revenu, il met autant 'du pain dans la bouche' d'autres personnes en dépensant qu'il en prend de la bouche des gens par son revenu. Le véritable bandit, de ce point de vue, c'est l'homme qui économise. S'il met simplement ses économies dans une épargne, comme le proverbial paysan français, il est évident que cette épargne ne donne pas d'emploi. S'il investit ses économies, la question est moins évidente et différents cas se présentent.

Une des choses les plus communes que l'on puisse faire avec des économies c'est de les prêter à un Gouvernement.

Au vu du fait que la plus grande partie de la dépense publique de la plupart des Gouvernements civilisés consiste à payer pour des guerres passées, ou à préparer de futures guerres, l'homme qui prête son argent à un Gouvernement est dans la même position que les fripouilles qui, dans Shakespeare, embauchent des meurtriers.

Le résultat net des habitudes économiques des gens c'est d'augmenter les forces armées de l'État auquel on prête ses économies. Évidemment il vaudrait mieux dépenser l'argent, même si c'est dans la boisson ou le jeu. Mais, me dira-t-on, le cas est tout à fait différent quand les économies sont investies dans des entreprises industrielles. Quand de telles entreprises réussissent et produisent quelque chose d'utile, cela peut être admis.

De nos jours, cependant, personne ne niera que la plupart des entreprises échouent. Cela signifie qu'une grande quantité de travail humain, qui pourrait avoir été consacrée à la production de quelque chose dont on puisse jouir, a été dépensée à la production de machines qui, une fois produites, sont restées inactives et n'ont fait de bien à personne. L'homme qui investit ses économies dans une entreprise qui fait faillite lèse donc les autres autant que lui-même.

S'il avait dépensé son argent, disons, dans des fêtes pour ses amis, ceux-ci (on peut l'espérer) auraient eu du plaisir, ainsi que ceux pour qui il aurait dépensé de l'argent, comme le boucher, le boulanger ou le bootlegger.

Mais s'il le dépense (disons) en fixation de rails sur une couverture géographique où des trains s'avèrent ne pas être voulus, il a détourné une masse de travail dans des voies qui n'apportent du plaisir à personne. Néanmoins, quand il devient pauvre par l'échec de son investissement il sera considéré comme la victime d'un malheur immérité, tandis que l'homosexuel dépensier, qui aura dépensé son argent avec philanthropie, sera méprisé comme un imbécile et une personne frivole.

Tout ceci c'était seulement un préliminaire. Je veux dire, très sérieusement, que beaucoup de mal est occasionné dans le monde moderne par la croyance en le fait que le travail soit vertueux, et que la route du bonheur et de la prospérité se trouvent dans une diminution organisée du travail.

Tout d'abord : c'est quoi, le travail ? Il y a deux sortes de travail : premièrement, déplacer de la matière<sup>1</sup> sur ou près de la surface de la terre; deuxièmement, demander à d'autres personnes de le faire. La première sorte est désagréable et mal payée; la seconde est agréable et hautement payée. La deuxième sorte de travail est susceptible d'extensions infinies : il y a non seulement ceux qui donnent des ordres, mais aussi ceux qui donnent des conseils quant à ce que l'on devrait donner comme ordres. D'habitude deux sortes opposées de conseils sont donnés simultanément par deux organisations humaines différentes; c'est ce qu'on appelle la politique. La compétence exigée pour cette sorte de travail n'est pas la connaissance des sujets à propos desquels on donne le conseil, mais la connaissance de l'art rhétorique persuasif et de l'écriture, c'est-à-dire de la publicité.

Partout en Europe, quoique pas en Amérique, il y a une troisième classe d'individus, plus respectée que n'importe laquelle des classes de travailleurs. Il y a des gens qui, par la propriété de terres, peuvent faire payer à d'autres le privilège d'obtenir la permission d'exister et de travailler.

---

<sup>1</sup> Distinguer "force de travail" et "travail d'une force" :  
=> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Travail\\_d'une\\_force](http://fr.wikipedia.org/wiki/Travail_d'une_force)

Ces propriétaires terriens sont inoccupés et on pourrait donc s'attendre à ce que je chante leurs louanges.

Malheureusement, leur oisiveté n'est rendue possible que par l'industrie d'autres hommes; en effet leur désir d'une oisiveté confortable est historiquement la source de l'évangile entier du travail. La dernière chose qu'ils aient jamais souhaitée est que d'autres suivent leur exemple.

Depuis le début de la civilisation jusqu'à la Révolution Industrielle, un homme pouvait, en règle générale, produire par le dur labeur à peine plus que n'était exigé pour sa subsistance et celle de sa famille, bien que sa femme ait travaillé au moins aussi durement que lui, et que ses enfants aient ajouté leur main-d'œuvre dès qu'ils étaient assez âgés pour cela. Le petit excédent au-dessus du strict nécessaire n'a pas été laissé à ceux qui l'ont produit, mais s'est laissé approprier [par des guerriers et des prêtres](#).<sup>2</sup>

Dans les temps de famine il n'y avait aucun excédent; les guerriers et les prêtres, cependant, garantissaient toujours autant, en conséquence de quoi beaucoup de travailleurs sont morts de faim.

Ce système a persisté en Russie jusqu'à 1917 et persiste toujours à l'Est; en Angleterre, malgré la Révolution Industrielle, il s'est maintenu dans sa pleine force au cours des guerres Napoléoniennes et jusqu'à il y a cent ans, quand la nouvelle classe d'entrepreneurs a acquis le pouvoir. En Amérique, le système a pris fin avec la Révolution, sauf au Sud, où il a persisté jusqu'à la Guerre civile.

---

<sup>2</sup> Depuis, les membres du Parti communiste ont succédé à ce privilège des guerriers et des prêtres

Un système qui a duré si longtemps et qui a fini si récemment a naturellement gravé de profondes marques dans les pensées et les opinions humaines. Beaucoup de ce que nous tenons pour acquis de la bienfaisance du travail est tiré de ce système et, étant pré- industriel, n'est pas adapté au monde moderne. Les techniques modernes ont permis au loisir, dans une certaine mesure, de ne plus être la prérogative de classes minoritaires privilégiées, mais un droit également partagé par tous. La moralité du travail est une moralité pour des esclaves, et le monde moderne n'a nul besoin d'esclavage.

Il est évident que, dans des communautés primitives, des paysans, abandonnés à eux-mêmes, n'auraient pas concédé ce mince excédent sur lequel les guerriers et les prêtres ont subsisté, mais ils auraient ou produit moins ou consommé plus. D'abord, la force pure les a contraints à produire et à partager l'excédent. Progressivement, cependant, on a trouvé le moyen d'inciter beaucoup d'entre eux à accepter une éthique selon laquelle c'était leur devoir que de travailler dur, bien qu'une part de leur travail soit allée entretenir d'autres dans l'oisiveté.

Ainsi, la contrainte requise a été amoindrie, et les dépenses de gouvernement ont été diminuées. À ce jour, 99 % des salariés britanniques seraient vraiment choqués si l'on proposait que le Roi ne doive pas avoir un revenu plus élevé qu'un travailleur. La conception du devoir, historiquement parlant, a été le moyen utilisé par les détenteurs de pouvoir pour inciter d'autres à vivre pour les intérêts de leurs maîtres plutôt que pour leurs propres intérêts.

Bien sûr les détenteurs de pouvoir dissimulent cette manipulation, qui est de leur fait, en s'ingéniant à croire que leurs intérêts propres sont les mêmes que les plus grands intérêts de l'humanité. Parfois c'est vrai; par exemple, des athéniens, propriétaires d'esclaves, ont employé une partie de leurs loisirs à construire une contribution permanente à la civilisation, ce qui aurait été impossible dans un système économique juste.

Le loisir est essentiel à la civilisation, et dans le passé, le loisir pour les minorités a seulement été rendu possible par le labeur d'une multitude. Mais leurs efforts étaient valables non pas parce que le travail est bon, mais parce que le loisir est bon. Et avec les techniques modernes il serait possible de distribuer le loisir de façon juste sans porter atteinte à la civilisation.

Les techniques modernes ont permis de diminuer considérablement la quantité de travail nécessaire pour garantir la vie de chacun. Cela a été rendu évident pendant la guerre. À ce moment-là tous les hommes des forces armées et tous les hommes et femmes engagés dans la production de munitions, tous les hommes et toutes les femmes engagés dans l'espionnage, la propagande de guerre, ou des fonctions Gouvernementales liées à la guerre, ont été retirés d'occupations productives. Malgré cela, le niveau général de bien-être parmi les salariés non qualifiés, au côté des Alliés, était plus élevé que jamais. La signification de ce fait a été dissimulée par la finance : l'emprunt a donné l'illusion que l'avenir nourrissait le présent.

Mais cela, bien sûr, aurait été impossible; un homme ne peut pas manger le pain qui n'existe pas encore. La guerre a montré

définitivement que, par l'organisation scientifique de la production, il est possible de garder des populations modernes dans le confort juste avec une petite proportion de la force de travail du monde moderne.

Si, à la fin de la guerre, l'organisation scientifique, qui avait été créée pour libérer des hommes pour le combat et la production de munition, avait été préservée, et si les heures de la semaine avaient été diminuées par quatre, tout se serait bien passé. Au lieu de cela le vieux chaos a été rétabli; ceux à qui on demandait de travailler ont dû travailler de longues heures, et les autres en ont été quittes pour se voir affamés par le chômage. Pourquoi ? Parce que le travail est un droit, et un homme ne devrait pas recevoir un salaire en proportion de ce qu'il a produit, mais en proportion de sa vertu, selon l'exemple donné par son industrie.

C'est la moralité de l'État d'Esclave, appliqué dans des circonstances totalement différentes de celles dans lesquelles il a surgi.

Pas étonnant que le résultat ait été désastreux.

Prenons une image. Supposons que, à un moment donné, un certain nombre de personnes soient engagées dans la production d'épingles. Ils font autant d'épingles que les besoins mondiaux le nécessitent, travaillant, disons, huit heures par jour. Quelqu'un fait une invention grâce à laquelle le même nombre d'hommes peut faire deux fois autant d'épingles : les épingles sont déjà si bon marché que quasiment aucune ne pourra désormais être achetée à un prix inférieur.

Dans un monde raisonnable, chaque personne concernée par la fabrication d'épingles se mettrait à travailler quatre heures au lieu de huit et tout le reste continuerait comme auparavant. Mais dans le monde réel ce serait considéré comme immoral.

Les hommes travaillent toujours huit heures, il y a trop d'épingles, quelques employeurs font faillite et la moitié des hommes précédemment concernés par la fabrication d'épingles sont jetés au chômage. Il y a, à la fin, autant de loisir que dans l'autre cas, mais la moitié des hommes sont totalement inoccupés tandis que l'autre moitié est toujours surmenée. Ainsi, il est assuré que le loisir inévitable causera la misère partout, au lieu d'être une source universelle de bonheur.

### **Que peut-on imaginer de plus fou ?...**

L'idée que le pauvre devrait avoir du loisir a toujours choqué les riches. En Angleterre, au début du dix neuvième siècle, quinze heures étaient le temps de travail journalier ordinaire pour un homme; les enfants en faisaient parfois autant, et beaucoup faisaient généralement douze heures par jour. Quand des fouineurs, importuns, ont suggéré que peut-être ces heures étaient plutôt longues, on leur a dit que le travail préservait les adultes de la boisson et les enfants de la malice.

Quand j'étais enfant, peu de temps après que des travailleurs, en ville, aient acquis le droit de vote, certains jours fériés ont été établis par la loi, à la grande indignation des classes supérieures.

Je me rappelle entendre une vieille Duchesse dire :

*' Qu'est-ce qui fait que les pauvres veillent des vacances ? Ils doivent travailler.'*

De nos jours les gens sont moins francs, mais le sentiment persiste et est à la source, pour beaucoup, dans notre confusion économique.

Considérons un instant l'éthique du travail, franchement, sans superstition. Chaque être humain, par nécessité, consomme, au cours de sa vie, une certaine quantité du produit du travail humain. En supposant (on peut le faire !) que ce travail est au total désagréable, il est injuste qu'un homme doive consommer plus qu'il ne produit. Bien sûr il peut fournir des services plutôt que des marchandises, comme un médecin, par exemple; mais il devrait fournir quelque chose en échange de sa pension complète [son logement]. À cette condition, le devoir de travailler doit être admis, mais à cette condition seulement.

Je ne m'appesantirai pas sur le fait que, dans toutes les sociétés modernes à l'exception de l'URSS, beaucoup de personnes échappent même à cette quantité de travail minimale, à savoir ceux qui héritent d'argent et ceux qui épousent de l'argent. Je ne pense pas que le fait que l'on permette à ces gens d'être inoccupés soit d'une nuisance presque équivalente au fait que l'on s'attende à ce que des salariés soient surmenés ou affamés.

Si le salarié ordinaire travaillait quatre heures par jour, il y aurait assez pour chacun, et aucun chômage - en supposant une quantité très modérée d'organisation raisonnable.

Cette idée choque les gens aisés, parce qu'ils sont convaincus que le pauvre ne saurait pas comment utiliser tant de loisir. En Amérique les hommes travaillent souvent de longues heures même quand ils sont aisés; de tels hommes, naturellement, sont indignés à l'idée de loisirs pour des salariés, sauf en tant que la punition sinistre du chômage; en fait, ils n'aiment pas le loisir, même pour leurs fils.

Assez curieusement, alors qu'ils veulent que leurs fils travaillent si durement qu'ils n'ont plus le temps de se civiliser, ils ne se soucient aucunement de ce que leurs femmes et filles n'aient aucun travail du tout. La snob admiration pour l'attitude d'être inutile, qui, dans une société aristocratique, s'étend aux deux sexes, est, sous une ploutocratie, limitée aux femmes; cela, cependant, n'est plus désormais en accord avec le bon sens.

L'utilisation sage du loisir, il faut l'admettre, est un produit de la civilisation et de l'éducation. Un homme qui a travaillé de longues heures toute sa vie s'ennuiera s'il est soudainement inoccupé. Mais, sans une quantité considérable de loisir un homme est coupé de beaucoup des meilleures choses. Il n'y a plus de raison que la plus grande partie de la population doive subir cette privation; seulement un ascétisme idiot, d'habitude voilé, nous fait continuer à insister sur le travail dans des proportions excessives, maintenant que le besoin n'existe plus.

Dans le nouveau credo que contrôle le gouvernement de Russie, tandis qu'il y a beaucoup de choses qui diffèrent grandement de l'enseignement traditionnel de l'Ouest, il en reste là qui sont tout à fait inchangées. L'attitude des classes gouvernantes et, particulièrement, de ceux qui conduisent la propagande éducative, sur le sujet de la dignité du travail, est presque exactement celle que les classes gouvernantes du monde ont toujours prêchée à ce qui a été appelé *l'honnête pauvre*. L'industrie, la modération, l'empressement à travailler de longues heures pour des avantages hypothétiques, même le fait d'être docile à l'autorité, tout cela réapparaît; de plus, l'autorité représente toujours la volonté du Dirigeant de l'Univers, Qui, cependant, est maintenant appelé par un nouveau nom, le Matérialisme Dialectique.

La victoire du prolétariat en Russie a quelques points en commun avec la victoire des féministes dans certains autres pays. Pendant une éternité, les hommes avaient admis la sainteté supérieure des femmes et avaient consolé les femmes de leur infériorité en affirmant que la sainteté est plus désirable que le pouvoir. Enfin les féministes ont décidé qu'elles auraient les deux, puisque les pionnières parmi elles ont cru tout ce que les hommes leur avaient dit de la désirabilité de la vertu, mais pas ce qu'ils leur avaient dit de la non valeur du pouvoir politique. Une chose semblable est arrivée en Russie en ce qui concerne le travail manuel.

Pendant une éternité, les riches, et leurs flagorneurs, ont écrit des éloges du 'travail acharné et honnête', ils ont loué la vie simple, ils ont professé une religion qui enseigne que les pauvres ont beaucoup plus de chances d'aller au ciel que les riches et ont en général essayé de faire croire aux ouvriers manuels qu'il y a une sorte de noblesse particulière à changer la position de la matière dans l'espace, de même que les hommes ont essayé de faire croire aux femmes qu'elles retiraient un peu de noblesse spéciale de leur asservissement sexuel. En Russie, tout cet enseignement de l'excellence du travail manuel a été pris au sérieux, en conséquence de quoi l'ouvrier manuel est plus honoré que quiconque.

C'est de quoi sont faits, essentiellement, les appels des *revivalistes*, mais pas pour les anciens objectifs : c'est pour immuniser des ouvriers contre le choc pour des tâches spéciales. Le travail manuel est l'idéal présenté au jeune, et il est la base de tout l'enseignement moral.

Pour le moment, probablement, tout va pour le mieux.

Un grand pays, plein de ressources naturelles, attend le développement et doit être développé avec très peu d'utilisation de crédit. Dans ces circonstances, travailler âprement est nécessaire et a toutes les chances de rapporter une bonne récompense.

Mais qu'arrivera-t-il quand le moment aura été atteint où chacun pourrait être à l'aise sans travailler de longues heures ?

À l'Ouest, nous avons diverses façons de traiter ce problème. Nous n'avons aucune velléité de justice économique, de sorte qu'une grande proportion des produits alimentaires vont chez une petite minorité de la population, dont beaucoup ne travaillent pas du tout.

Par suite de l'absence d'un quelconque contrôle central de la production, nous produisons une foule de choses qui ne sont pas demandées. **Nous gardons un grand pourcentage de la population active inoccupée, parce que nous pouvons nous passer de leur travail en faisant se surmener les autres.**

Quand toutes ces méthodes s'avèrent inadéquates, nous avons une guerre : nous faisons en sorte qu'un certain nombre de personnes fabriquent des explosifs puissants, et qu'un certain nombre d'autres les fassent éclater, comme si nous étions des enfants qui venaient de découvrir le feu d'artifice. Par une combinaison de tous ces dispositifs nous nous débrouillons, quoiqu'avec difficulté, pour garder vivante l'idée que beaucoup d'un rigoureux travail manuel doive être le lot de l'homme moyen.

En Russie, en conséquence d'une justice plus économique et d'un contrôle central de la production, le problème devra être résolu différemment. La solution raisonnable serait, aussitôt que le nécessaire et ce qui relève du confort élémentaire pourraient être pourvus pour tout, de réduire les heures de travail progressivement, permettant à un vote populaire de décider, à chaque étape, si plus de loisir ou plus de marchandises devait être préféré.

Mais, ayant inculqué la vertu suprême du travail acharné, il est difficile de voir comment les autorités peuvent viser à un paradis dans lequel il y aura beaucoup de loisir et peu de travail. Il semble plus probable qu'ils trouveront des plans continuellement renouvelés, selon lesquels le loisir présent doit être sacrifié à la productivité future. J'ai fait récemment lecture d'un plan ingénieux avancé par des ingénieurs russes, pour que la Mer Blanche et les côtes du nord de la Sibérie deviennent chaudes, en faisant un barrage à travers la Mer Kara. Un projet excellent, mais susceptible de reporter le confort des prolétaires le temps d'une génération, tandis que la noblesse d'un dur labeur est affichée parmi les champs de glace et les tempêtes de neige de l'Océan arctique. Ce genre de chose, si cela arrive, sera le résultat du fait de considérer la vertu du travail acharné comme une fin en soi, plutôt que comme un moyen d'arriver à une situation dans laquelle il n'est plus nécessaire.

Le fait est que cette question de déplacement de matière, bien qu'en partie nécessaire à notre existence, n'est pas absolument une des fins de la vie humaine. Si c'était le cas, nous devrions considérer chaque terrassier comme supérieur à Shakespeare. Nous avons été induits en erreur à cet égard par deux mobiles. L'un de ces mobiles est la nécessité de maintenir le pauvre dans un état de contentement, ce qui a conduit les riches, pendant des milliers d'années, à prêcher la dignité du travail, tandis qu'ils faisaient eux-mêmes bien attention à rester indignes sur ce plan.

L'autre mobile est le nouveau plaisir trouvé dans la mécanisation, qui nous fait admirer les changements incroyablement intelligents que nous pouvons produire sur la surface de la terre. Aucun de ces mobiles ne fait grand cas de l'ouvrier réel. Si vous lui demandez ce qu'il pense la plupart du temps, il ne va probablement pas dire :

*' J'aime le travail manuel parce qu'il me fait estimer que j'accomplis la tâche la plus noble de l'homme et parce que j'aime penser combien l'homme peut transformer sa planète. Il est vrai que mon corps exige des périodes de repos, que je dois occuper du mieux je peux, mais je ne suis jamais aussi heureux que quand vient le matin et que je peux me rendre au dur labeur duquel jaillit mon contentement.'*

Je n'ai jamais entendu de travailleurs dire ce genre de chose. Ils considèrent le travail comme on devrait le considérer : un nécessaire gagne-pain; et c'est de leurs loisirs qu'ils tirent tout le bonheur dont ils peuvent jouir.

On dira que, tandis qu'un peu de loisir est agréable, les hommes ne sauraient pas comment remplir leurs jours s'ils avaient seulement quatre heures de travail sur vingt-quatre.

Dans la mesure où c'est vrai dans le monde moderne, c'est une condamnation de notre civilisation; cela n'aurait pas été vrai à aucune autre période précédente. Il y avait autrefois une capacité à être insouciant et à jouer, ce qui a été dans une certaine mesure interdit par le culte de l'efficacité. L'homme moderne pense que tout doit être fait pour l'amour de quelque chose d'autre, et jamais pour son propre amour.

Des gens sérieux, par exemple, condamnent sans arrêt l'habitude d'aller au cinéma et nous disent qu'il pousse le jeune au crime. Mais tout le travail qui va à la production du cinéma est respectable, parce que c'est le travail et parce qu'il apporte un bénéfice d'argent. L'idée selon laquelle les activités désirables seraient celles qui apportent un bénéfice a tout mis sens dessus dessous.

Le boucher qui vous fournit la viande et le boulanger qui vous fournit le pain sont dignes d'éloges, parce qu'ils font de l'argent; mais quand vous aimez la nourriture qu'ils ont fournie, vous êtes simplement frivoles, à moins que vous ne mangiez seulement pour obtenir la force d'accomplir votre travail.

Généralement parlant, il est tenu pour acquis que l'obtention de l'argent est bonne et la dépense d'argent est mauvaise.

En voyant que ce sont deux côtés d'une même transaction, c'est absurde; on pourrait aussi affirmer que les clés sont bonnes, mais les trous de serrure sont mauvais. Tout mérite qu'il peut y avoir à produire des marchandises doit être entièrement dérivé de l'avantage qui peut être obtenu en les consommant. L'individu, dans notre société, travaille pour le bénéfice; mais le but social de son travail se trouve dans la consommation de ce qu'il produit. C'est ce divorce entre l'individu et le but social de la production qui rend si difficile pour les hommes de penser clairement, dans un monde dans lequel le but lucratif est la motivation de l'industrie.

Nous pensons trop production et trop peu consommation. Il en résulte que nous attachons trop peu d'importance au plaisir et au bonheur simple et que nous ne jugeons pas de la production par le plaisir qu'elle donne au consommateur.

Quand je suggère que les heures de travail doivent être réduites à quatre, je ne sous-entends pas que tout le temps restant doive nécessairement être passé dans la frivolité pure. Je veux dire qu'un travail de quatre heures par jour devrait assurer à un homme le nécessaire et les comforts élémentaires de vie, et que le reste de son temps devrait être utilisé à sa guise. C'est en grande partie un tel système social que l'enseignement devrait développer plus loin qu'on ne le fait à présent, et il devrait viser, en partie, à développer des goûts qui permettraient à un homme d'utiliser le loisir intelligemment. Je ne pense pas particulièrement au genre de choses que l'on considérerait 'intellectuelles'. Les danses paysannes se sont éteintes, sauf dans des zones rurales éloignées, mais les impulsions qui ont suscité leur culture doivent toujours exister dans la nature humaine.

Les plaisirs des populations urbaines sont devenus principalement passifs : aller au cinéma, voir des matchs de football, écouter la radio, et cetera. Cela résulte du fait que leurs énergies actives sont entièrement prises par le travail; s'ils avaient plus de loisir, ils aimeraient à nouveau des plaisirs dans lesquels ils ont pris une part active.

Dans le passé, il y avait une classe de loisir minoritaire, et une plus large classe ouvrière. La classe de loisir a joui d'avantages qui ne laissaient aucune place à la justice sociale; fatalement, cela l'a rendue oppressante, cela a limité les sympathies et l'a incitée à inventer des théories pour justifier ses privilèges.

Ces faits ont énormément diminué son excellence, mais malgré cet inconvénient cela a contribué à constituer presque tout ce que nous appelons la civilisation. Cela a cultivé les arts et a fait découvrir les

sciences; cela a fait écrire les livres, cela a inventé la philosophie et a affiné les relations sociales. Même la libération de l'opprimé a en général été initiée par en haut. Sans la classe de loisir, l'humanité n'aurait jamais émergé de la barbarie.

La méthode d'une classe de loisir sans devoirs était, cependant, extraordinairement gaspilleuse. Aucun des membres de cette classe ne devait apprendre à être travailleur, et la classe n'était dans l'ensemble pas exceptionnellement intelligente. Cette classe pouvait produire un Darwin, mais en contrepartie on comptait des lots de dizaines de milliers de gentilshommes campagnards qui n'ont jamais pensé à rien de plus intelligent qu'à la chasse au renard et à la punition des braconniers.

À présent, les universités sont supposées fournir, d'une façon plus systématique, ce que la classe de loisir livrait accidentellement, comme un sous-produit. C'est une superbe amélioration, mais il y a certains inconvénients.

La vie universitaire est si différente de la vie dans le monde en général que les hommes qui vivent dans le milieu universitaire ont tendance à être inconscients des préoccupations et des problèmes d'hommes et de femmes ordinaires; de plus, leurs façons de s'exprimer tendent habituellement à écarter l'influence que devraient avoir leurs avis auprès du grand public.

Un autre inconvénient est que dans les universités les études sont organisées, et celui qui pense selon une ligne originale de recherche a toutes les chances d'être découragé.

Les institutions universitaires, donc, aussi utiles soient elles, ne sont pas des tuteurs adéquats pour les intérêts de la civilisation, dans un

monde où chacun, à l'extérieur de leurs murs, est trop préoccupé par des quêtes non utilitaristes.

Dans un monde où personne n'est contraint à travailler plus de quatre heures par jour, chaque personne ayant une curiosité scientifique pourra la satisfaire, et chaque peintre pourra peindre sans crever de faim, quelle que puisse être l'excellence de ses tableaux. De jeunes auteurs ne seront pas obligés d'attirer l'attention sur eux par des œuvres alimentaires, dans le sensationnel, pour acquérir l'indépendance économique nécessaire aux œuvres monumentales, pour lesquelles, quand le temps vient enfin, ils auront perdu le goût et la capacité. Les hommes qui, dans leur travail professionnel, se sont intéressés à certains aspects de l'économie ou du gouvernement, pourront développer leurs idées sans l'indifférence universitaire qui fait que le travail des économistes universitaires semble souvent manquer de réalité. Les médecins auront le temps d'apprendre les progrès de la médecine, les professeurs ne lutteront pas exaspérément pour enseigner par la routine des choses qu'ils ont apprises dans leur jeunesse, mais qui, depuis, ont pu s'avérer fausses. Par dessus tout, il y aura le bonheur et la joie de la vie, au lieu des nerfs usés, de la fatigue et de la dyspepsie.

Le travail [fait] sera suffisant pour rendre le loisir délicieux, mais trop léger pour produire l'épuisement. Puisque les gens ne seront pas fatigués durant leurs loisirs, ils ne demanderont pas uniquement les amusements qui sont passifs ou impies. Au moins un pour cent consacra probablement le temps non dévolu au travail professionnel à des activités de quelque importance publique et, puisqu'ils ne dépendront pas de ces activités pour leur gagne-pain, leur originalité sera libérée et il n'y aura aucun besoin de se conformer aux normes imposées par des experts âgés. Mais ce n'est pas seulement dans ces cas exceptionnels que les avantages du loisir apparaîtront. Les hommes et femmes ordinaires, ayant la jouissance d'une vie heureuse, deviendront plus bienveillants et moins enclins à persécuter ou à voir les autres avec soupçon.

Le goût pour la guerre s'éteindra, en partie pour cette raison et en partie parce qu'il impliquerait du travail long et acharné pour tout.

Le savoir-vivre est, de toutes les qualités morales, celle dont le monde a le plus besoin et le savoir-vivre est le résultat du bien-être et de la sécurité, pas d'une vie de lutte laborieuse.

Les méthodes modernes de production nous ont donné la possibilité du bien-être et de la sécurité pour tous; nous avons choisi, au lieu de cela, d'avoir le surmenage pour certains et la misère pour les autres. Jusqu'ici nous avons persévéré à être aussi acharnés que nous l'étions avant l'arrivée des machines; en cela nous avons été idiots, mais il n'y a aucune raison de continuer à rester idiot pour toujours.

Notes :

[1] Depuis, les membres du Parti communiste ont succédé à ce privilège des guerriers et des prêtres

[a] Distinguer “force de travail” et “travail d’une force” :  
=> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Travail\\_d'une\\_force](http://fr.wikipedia.org/wiki/Travail_d'une_force)

i

---

<sup>i</sup> *Ce texte a d’abord été livré au Parti Vert du Massachusetts*